

# Contes pour Enfants

C. DE KINDER.

—

## Le chien du marchand de sable

et

Autres contes.

---

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

## LE CHIEN DU MARCHAND DE SABLE.

---

(Histoire vraie.)

---

C'était par une chaude après-midi d'été. Aucun nuage ne se montrait au ciel ; le soleil, un vrai brasier, envoyait sans pitié ses rayons brûlants sur la terre ; aucun souffle ne venait rafraîchir les hommes ou les animaux, qui recherchaient l'intérieur des maisons ou des étables. Vers le soir, les troupes d'ouvriers rentraient, fatigués et tête basse ; traînant la jambe, ils allaient le long des rues poudreuses, évitant les endroits que chauffaient encore les rayons du soleil couchant.

Au coin d'une rue, en face d'une auberge, se trouvait une grande charrette chargée de sable. Sous la charrette, un chien de trait était étendu, la tête sur les pattes, les flancs battant convulsivement. La pauvre bête était épuisée ! Elle avait marché des heures et des heures sous la lourde charrette ! marché ? Ah non ! je m'exprime mal, elle avait poussé cette lourde charge, sans s'arrêter ; et il était facile de le constater, en voyant les traces laissées par les cordes ; la peau du cou était littéralement enlevée. En ce moment, le maître buvait du genièvre à l'auberge. Pensait-il à son humble, mais dévoué serviteur ? Nullement, sinon il lui aurait donné un peu d'eau pour calmer sa soif brûlante ! Découragée, la pauvre bête n'en pouvait plus ; ses maigres flancs se soulevaient péniblement...

Pauvre chien ! pauvre paria ! Avait-il eu suffisamment de nourriture ce matin ? Ce matin-là, pas plus que les autres, car, à voir cette tête sans vigueur, ce corps décharné, ces côtes en saillie... L'avait-on jamais caressé, le pauvre ? Lui adressait-on jamais une bonne parole ? Je ne le crois pas !

Et pourtant, n'était-il pas dans l'intérêt de ce marchand de sable de bien soigner son chien. Assurément, car de mauvais traitements ne donnent pas de bonne volonté, un estomac vide ne donne pas de vigueur. L'homme devait pourtant savoir cela ! Tout homme sait cela ! Tout homme qui pense, et a des sentiments ! Pourtant, rarement les choses se passent comme elles le devraient dans la vie ! Il y a de mauvais maîtres en quantité, et il est exceptionnel de voir récompenser de fidèles serviteurs !

\*\*

Les yeux fermés, le chien halète. Ah ! Une porte s'ouvre de l'autre côté de la rue ; une jeune servante sort, une cuvette pleine d'eau à la main.

Elle s'approche du chien et, pleine de pitié, elle dépose la cuvette à côté de lui. L'animal la regarde d'un air reconnaissant et se met à la laper. Comme cela doit lui faire du bien ! La servante lui parle amicalement ; le chien la comprend, car il remue la queue. La bonne fille !

Voilà que le marchand de sable sort du cabaret ; le pas mal assuré, il se dirige vers la charrette. Il voit ce qui se passe et crie brutalement :

— " Enlevez cette cuvette !,

— " Cet animal ne peut-il boire ? Voyez comme il a soif !,

— " Soif ou non, enlevez cette cuvette !,, reprend le marchand.

La servante regarde son interlocuteur d'un air indigné, et elle semble prête à soulager son cœur. Elle se maîtrise pourtant et dit, pour faire gagner du temps à son protégé :

— " Est-ce là parler avec bon sens ? Est-ce que vous ne buvez pas quand vous avez soif ?,,

— " Cela ne vous regarde pas, compris ? Je bois quand il me plaît et ce chien m'appartient ! Une dernière fois, enlevez cette cuvette, sinon je la casse !,,

La jeune fille ne s'en laisse pas imposer par la brutalité de l'homme. Elle fait un pas en avant, le regarde d'un air résolu dans le blanc des yeux et dit, en appuyant sur chaque mot :

— " Casser cette cuvette ? Essayez, si vous le voulez, mais je vous assure que vous le payerez cher !,,

La fermeté de la servante ne laisse pas de faire impression. Le marchand de sable, qui avait déjà levé le pied, le repose de nouveau. Sans doute il a déjà eu des rapports avec dame Justice, et une nouvelle apparition du juge ne lui semble pas désirable. Il se baisse, frappe violemment le chien sur la gueule, prend la cuvette, la vide et la pose sur le trottoir.

La servante prend la cuvette, lève les épaules d'un air de mépris et dit tout haut :

— " Et on achète du sable à un pareil individu !,,

A peine a-t-elle tourné le dos, que la fureur de l'ivrogne se tourne vers son chien. Il saisit un petit bâton qui se trouve sur la charrette, et en frappe le chien sur l'échine, si bien que la malheureuse bête se réfugie sous la charrette, en hurlant de douleur.

— " Allons, debout, paresseux !

Le chien tremble de peur.

— " Il ne s'agit pas de se coucher, il faut tirer ! tirer, où je te casse mon bâton sur le corps. ,,

La servante ne se possède pas de colère.

— " Lâche !,, crie-t-elle. " Lâche ! Ah ! si j'étais un homme !,,

— " Voici un homme, mademoiselle !,, dit soudain une voix sonore, derrière la servante.

— " Alors, allez bien vite vous promener ensemble !,, dit le marchand de sable, en riant.

— " Le gaillard vous a-t-il insultée, Mademoiselle ?,, demanda le jeune homme.

— " Oh, Monsieur Jérôme, cet individu, n'a pas de cœur ! Il bat son chien parce que je lui donne à boire ! C'est sans doute parce que la pauvre bête a travaillé aujourd'hui, et lui pas !,,

— " Qu'avez-vous à raconter sur mon compte ?,, hurla le marchand de sable. Je ne veux pas qu'on s'occupe de mon chien ! S'il doit avoir à boire ou à manger, je saurai bien lui en donner !,,

— " Donner à manger !,, dit la jeune servante. "Voyez donc, Monsieur Jérôme, combien la pauvre bête est maigre!,,

— Dites donc, mam'zelle Nitouche ! croyez-vous que j'aie un chien pour le nourrir ? Il doit travailler pour gagner sa croûte ! Et maintenant, laissez-moi en paix tous les deux !,,

Le jeune homme, un garçon boucher, a apparemment quelqu'envie de donner une leçon au brutal.

Il se maîtrise pourtant et murmure :

— " Pourquoi irais-je me salir les mains à cet individu ?

Le marchand s'est placé devant sa charrette et a empoigné les brancards. Le chien tire, tire de toutes ses forces ; la lourde charrette se met en mouvement, mais elle avance lentement. Il n'en peut être autrement, la charge est pesante, la bête est épuisée et le marchand aide peu ou prou. Il ne semble pourtant pas se faire ces réflexions, et rejette toute la responsabilité sur le chien.

— " Un instant, misérable ! Je t'apprendrai à traîner une charrette !,,

Ce disant, il frappe du pied sur la gueule du chien, si fort que la tête se réfugie en hurlant sous la charrette.

— " Sors !,, crie l'ivrogne qui prend son bâton de la charrette.

Au moment où il lève la main, il se sent saisi au collet et tiré violemment en arrière.

— " Je vous défends de maltraiter plus longtemps ce chien !,, crie le jeune boucher d'une voix énergique.

Le marchand de sable se retourne et aperçoit son jeune agresseur, qui est pâle et dont les lèvres remuent fébrilement, le regard perçant fixé sur lui.

— " Prenez garde, dit-il d'une voix qui semble calme, vous êtes plus âgé et plus grand que moi, mais je vous assure que je suis plus fort que vous. Soyez donc prudent et ne frappez plus ce chien !,,

— " Fanfaron !,, riposte l'autre.

Le boucher, méprisant, lève ses larges épaules et poursuit avec force :

— " Je vous ai averti, prenez garde !,,

Ces paroles ne semblent pas impressionner fortement le marchand de sable, qui dit d'un ton insultant :

— " Des individus de votre calibre ! J'en avalerais des douzaines !,,

Il se retourne et dit encore à son chien :

— " Dehors !,,

Il se penche, veut frapper l'animal avec son bâton, mais tombe tout à coup à la renverse. Le boucher se trouve maintenant entre lui et la charrette. Fou de colère et rugissant des malédictions, le marchand se précipite le poing levé sur son adversaire.

Celui-ci s'y attendait. Sa main tombe avec une force terrible sur la joue du marchand, qui laisse échapper un cri de douleur et veut recommencer l'attaque. Une seconde fois, il n'y gagne qu'un mirifique soufflet, sur l'autre joue. Cette fois il recule de deux pas en hurlant.

Le boucher lui dit en riant :

— " Voilà l'as de pique ! Attention, car j'ai encore de l'atout !,,

Le marchand de sable se penche tout à coup et se précipite sur le jeune homme pour le jeter à terre. Mais celui-ci ne s'en émeut pas, fait un pas de côté et saisit le gaillard d'une main au collet, de l'autre par le fond du pantalon et, sans trop de peine, il soulève l'assaillant et le lance sous la charrette.

— " Bravo ! Monsieur Jérôme !,, crie la jeune fille en trépignant de joie. " C'est là la meilleure manière pour remettre une pareille brute à sa place !,,

— " Je l'avais prévu, mademoiselle,, reprend le boucher en s'essuyant tranquillement les mains à son tablier blanc.

— " Monsieur Jérôme,, dit la jeune servante en le regardant avec admiration, " combien il doit être agréable d'avoir des bras aussi solides ! Je voudrais que toutes les femmes soient aussi fortes que vous. ,,

Jérôme la regarde en souriant :

— " Mademoiselle,, dit-il, " cela ne me ferait rien, à

moi, mais je suppose bien que les autres hommes feraient une drôle de tête, s'il en était ainsi,,

La jeune fille rit aux éclats.

— " Mais oui, sans doute !,,

Elle s'approche du marchand de sable et le considère un instant :

— " Cet individu garde une complète immobilité ! Je crois qu'il s'est évanoui !,,

— " Cela se pourrait bien, mademoiselle.

Je n'ai pu agir en douceur avec ce vaurien : il pesait au moins soixante-quinze kilos. Apportez donc encore une cuvette d'eau, et jetez-en le contenu sur sa tête. Il se remettra bien vite !,,

Pendant cette conversation, le chien s'était traîné vers son maître inanimé et lui léchait les mains, en geignant doucement...

## UNE GRANDE PERSONNE.

Le petit Jeannot, un garçon de sept ans, était assis près de la table avec père, mère, les frères et les sœurs. La soupe fumait, répandant une odeur appétissante.

— " Un instant, Jeannot, dit la mère. Je vais te nouer une serviette autour du cou. Sinon tu vas salir tes effets. ,,

— " Je ne veux pas de serviette, dit Jeannot.

— " Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le père.



— " Je veux être traité en grande personne. Père n'a pas de serviette nouée autour du cou, répliqua Jeannot.

— " Bien, mère, ne lui mets pas de serviette, conclut le père. Jeannot est une grande personne.

Le garçonnet se rengorgea et regarda autour de lui avec fierté... tout en éclaboussant ses vêtements de soupe.

On avait fini de dîner. Les enfants allèrent jouer. Jeannot se leva, prit son cerceau.

— " Que vas-tu faire ? lui demanda son père.

— " Jouer au cerceau.

— " Non, non. Les grandes personnes ne jouent pas au cerceau. Tu ne veux plus être un petit garçon. Il faut donc rester à la maison. Mets-toi sur cette chaise. Voilà un journal. Lis-le, comme je fais.

Les frères et sœurs de Jeannot éclatèrent de rire.

Et voilà mon Jeannot perché sur une chaise, avec un journal dans les mains. Il ne savait pas lire. Si encore père lui avait donné un livre d'images ?

— " Non, non, dit le père, les grandes personnes ne regardent pas les images !,,

C'était un jeudi après-midi. Tous les autres enfants s'amusaient.

— " Vais-je devoir rester sur cette chaise toute la journée ?,, se demandait Jeannot.

Le père se leva, et dit :

— " Les grandes personnes travaillent l'après-midi du jeudi. Accompagné-moi dans l'atelier. ,,

Le père de Jeannot était menuisier. L'enfant dut entasser de petites planches, balayer les copeaux, et faire bien d'autres choses encore.

Et il entendait les joyeux cris de ses camarades qui jouaient au dehors.

A quatre heures, le père lui dit :

— " Allons goûter, mon grand monsieur !,,

La tante Annette était venue, à l'improviste, visiter ses neveux et nièces.

— " J'ai apporté des gâteaux pour les enfants, dit-elle à la mère. Distribuons-les.

Vous vous imaginez le plaisir que ces paroles causèrent aux enfants.

Jeannot étendit la main...

— " Ces gâteaux sont pour les enfants, n'est-ce pas ? demanda le père à tante Annette.

— " Mais oui ! Je suppose bien qu'ils les aiment ?

— " Oui, mais, s'il en est ainsi, Jeannot n'en aura pas. Ce n'est plus un enfant, c'est une grande personne.

Et le père raconta ce qui s'était passé à dîner.

— " C'est regrettable, dit la tante. J'avais tout juste l'intention d'inviter les enfants à venir manger des cerises dans mon verger. Elles sont mûres. Mais, en ce cas, Jeannot ne sera pas de la partie.

— " Non, évidemment,, C'est une grande personne reprit le père. Nous lui ferons faire des pantalons longs et une canne. Il pourra se promener alors comme un grand monsieur.

Jeannot ne put retenir ses larmes.

— " Demande à père si tu peux redevenir petit garçon, dit la mère.

— " Je ne désobéirai plus, petit père ! dit Jeannot.

— " Et tu te laisseras nouer une serviette autour du cou ?

— " Oui, père.

— " En ce cas, c'est bien. Penses-y mon garçon : personne n'aime les enfants désobéissants. ,,

La leçon profita à Jeannot.

## LE NÈGRE.

---

A une heure avancée de la soirée, un vieux nègre se présenta à la porte d'un marchand et dit d'une voix suppliante :

” Le maître que j'ai servi avec fidélité pendant vingt ans m'a renvoyé parce que je suis trop vieux et que je ne puis plus travailler. Me voilà réduit à errer sans asile et à demander un morceau de pain à la porte des personnes charitables. ,,

Le marchand, sa femme et ses enfants eurent grand' pitié du pauvre nègre. Cependant la petite Charlotte disait :

” Seulement s'il n'était pas si noir ! J'ai presque peur de lui. Puis il faut se garder de lui donner un lit, car il le rendrait noir comme de la suie. ,,

La naïveté de Charlotte fit rire ses frères et ses sœurs. Mais le père éclaira la simplicité de l'enfant, fit entrer le nègre et donna l'ordre de lui servir à manger et de le conduire ensuite dans une chambre à coucher.

Vers minuit, le nègre fut tiré de son sommeil par un léger bruit. Il aperçut deux voleurs qui venaient d'escalader les fenêtres et dont les sabres brillaient au clair de la lune. Au même instant il sauta hors du lit et s'écria d'une voix terrible :

” Que voulez-vous ? ,,

A l'aspect de cette figure noire, les voleurs se crurent en présence du diable en personne ; et, saisis d'effroi, ils sautèrent par la croisée. Mais ils se blessèrent si grièvement en tombant sur le pavé, qu'il ne leur fut plus possible de se relever. Ils furent pris et reçurent le juste châtement des crimes nombreux qu'ils avaient commis.

Alors le marchand dit au nègre :

” Dès ce moment tu auras toujours un asile dans ma maison, et tu passeras avec nous le reste de ta vie ; car pour un petit bienfait que tu as reçu de nous, tu nous as rendu un très-grand service. Oui, Dieu nous sommes richement récompensés de l'hospitalité que nous t'avons accordée, et c'est toi, bon noir, qu'il a choisi pour être notre ange protecteur, pour nous sauver de la mort et nous préserver du pillage. ,,

---

## LA PETITE VANITEUSE.

---

Un dimanche matin, Philippine, qui avait mis sa plus belle robe, vint sur le seuil de sa maison. En ce moment un étranger causait précisément avec le voisin.

Lorsque la petite fille parut, il s'écria :

” Oh ! comme elle est charmante ! Comme elle est fraîche et quel bel incarnat ! ,,

Croyant que c'était d'elle qu'il parlait, Philippine lui fit une gracieuse révérence et le remercia par un sourire non moins gracieux de sa flatteuse exclamation.

Mais le voisin lui dit :

” Ce n'est pas à vous, vaniteuse et pâle enfant, que ces paroles s'adressaient ; c'est à la belle rose que vous avez mise à votre ceinture. Cette rose est la première que nous ayons vue cette année. ,,

---

## LE PETIT PÊCHEUR.

Un jeune vaurien, appelé Denis, s'était mis en tête de voler un poisson. Il se glissa un jour furtivement vers un vivier qui était abondamment fourni et qui se trouvait non



loin du village. Il plongea le bras dans l'eau aussi profondément qu'il put et fouilla longtemps çà et là.

„ Ah ! s'écria-t-il, voilà que je tiens enfin un superbe poisson ; c'est, sans doute, une anguille. „

Il retira le bras et vit se tordre autour de sa main une hideuse vipère d'eau. Saisi d'effroi, il poussa un cri, rejeta au même instant le reptile dans le vivier et voulut s'enfuir. Mais, au moment où il se retourna, il eut un nouveau sujet de frayeur : en face de lui se trouvait Jacques, vieux pêcheur : à qui le vivier appartenait.

„ Cette fois, lui dit le pêcheur, il me suffit de la double peur que tu viens d'éprouver. Mais retiens au moins cette bonne leçon d'un vieillard : Aie toujours autant d'horreur d'un bien mal acquis que d'un reptile venimeux ; un poisson volé se transforme en une vipère dans la main du voleur.

Car :

Le vol est un horrible vice ;  
Et malheur à celui qui s'y laisse emporter !  
Le bien acquis par l'injustice  
Ne peut jamais nous profiter.

(d'après von Schmidt).

## LES SERVANTES PARESSEUSES.

Une laborieuse ménagère avait coutume de réveiller dès l'aube, au premier chant du coq, ses servantes, afin qu'elles se missent à l'ouvrage. Celles-ci se mirent fort en colère contre l'oiseau matinal et lui coupèrent la tête, afin de pouvoir dormir plus longtemps. Mais leur maîtresse avait le sommeil très léger, et, comme, depuis la mort du coq, elle ne savait plus l'heure qu'il était, il lui arriva d'appeler ses servantes chaque matin de meilleure heure, quelquefois même à minuit.

## LA CORDE.

---

Deux petits garçons, Guy et Nicolas, trouvèrent sur la grand'route une vieille corde. Les voilà se disputant cette mince trouvaille et se querellant de façon à faire retentir de leurs cris la vallée et la montagne. Guy tenait la corde par un bout, Nicolas par un autre, et chacun d'eux s'efforçait de l'arracher des mains de son compagnon. Ils tirèrent si longtemps et si fort, que la corde finit par se rompre : au même instant tous deux tombèrent sur le pavé et roulèrent dans la boue.

Un homme, qui était survenu dans ces entrefaites, leur dit :

” Voilà ce qui arrive aux gens qui se querellent. Ils commencent par faire grand tapage et par engager une violente dispute pour un mince objet. A la fin, qu'y gagnent-ils l'un et l'autre ? Rien, si ce n'est qu'ils en sortent couverts de honte et de confusion, de même que vous l'êtes de boue. ,,

Vivons toujours en paix et fuyons les querelles,  
Tout lieu se brise par elles.  
De disputes vous occuper,  
C'est tirer aux deux bouts d'une corde et tomber.

---